



ESSAI

## UN DERNIER RAYON DE SOLEIL

*C'est la fin de l'été, déjà. Pour survivre au spleen de la rentrée, on goûtera avec bonheur au petit guide de vacances de Thomas Morales, « Un été chez Max Pécas », qui redonne leur saveur à quelques plaisirs estivaux prohibés.*

**O**n était parti en vacances en soumettant le facétieux Thomas Morales à la question : au Figaro-Vox, l'auteur de ce petit *Été chez Max Pécas* avait livré ses recettes secrètes pour un été réussi. Un barbecue à la campagne, quelques copains, un verre de kir (ou de pastis, tout dépend de votre religion). Il lui en faut peu pour être heureux. Depuis, on ne peut pas dire que la presse littéraire se soit emballée. Comme si le triste sort réservé par la critique au cinéaste Max Pécas, dont on n'était pas loin d'avoir oublié l'existence, devait échoir par ricochet à tous ceux qui tenteraient un jour de réhabiliter ce réalisateur de nanars franchouillards, jamais très subtils ni... très habillés. On ne va pas se mentir : *Un été chez Max Pécas*, ce n'est ni de la grande littérature ni un traité de philosophie. Et ça ne prétend d'ailleurs pas l'être. Tout au plus « un remède à la morosité ambiante », prévient l'auteur. Mais enfin, alors que coquillages et crustacés déplorent la

perte de l'été et que l'on essaie tant bien que mal de s'en consoler, on se plonge avec volupté dans les évocations triviales de ce parfait Guide du routard du « gilet jaune ». Le livre fleure bon l'arrière-pays, la sereine décomplexion et l'allergie bien gaULOISE à toutes les injonctions hygiénistes qui nous tombent dessus comme à Gravelotte dès que la chaude saison arrive. Plaisirs interdits... L'auteur n'en est pas à son coup d'essai : il avait déjà publié un très insolent *Eloge de la voiture*. Quel sans-gêne !

Entre mythologie (au sens de Roland Barthes, bien sûr) et nostalgie, à grand renfort de jeux de mots et de traits d'esprit, Thomas Morales distille quelques leçons de vie entre les lignes. Certains chapitres tiennent même du militantisme acharné, quand l'auteur prend un ton pétitionnaire et réclame solennellement le rétablissement immédiat de certaines traditions ringardes : ainsi de la carte postale, par exemple, « *une pensée dans un monde qui s'isole* », plaide-t-il, faussement naïf. « *Peu importe le thème de la carte, seul le geste de timbrer et de poster soi-même compte.* »

Et c'est ainsi de tout : les coups de soleil, les merguez (trop cuites elles aussi, comme le dos des vacancières après trois semaines à la piscine du camping), les bals du 14 Juillet, les chansons de Charles Trénet... sont autant de vestiges d'antan promis à une disparition prochaine, s'il n'y avait l'irréductible Thomas Morales pour leur trouver encore une poésie suave, comme la matérialisation de notre charnelle condi-

tion. Rempart contre le virtuel, contre l'accélération de l'époque et la police des mœurs, *Un été chez Max Pécas* est en fin de compte une ode délicieuse à la vie pleinement vécue, à la vie qui prend son temps, au temps perdu. Oui, c'est exactement ça : au fond, si l'on prend tant de plaisir à le lire, c'est qu'on y retrouve au hasard des pages quelques-unes de nos petites madeleines de Proust – nos madeleines pécheresses, cela va de soi. Et alors ?

Paul Sugy

*Un été chez Max Pécas*, de Thomas Morales, Pierre-Guillaume de Roux, 88 p., 15 €.

